

# LES ENSORCELEUSES

Chloé Varin

Michel  
LAFON

La citation d'Henri Bosco au chapitre 10 est extraite  
de sa *Lettre à Jean Steinmann* de 1948,  
citée dans *Littérature d'hier et aujourd'hui*  
de Jean Steinmann (Desclée de Brouwer, 1963).

*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

*Les personnages, les lieux et les situations de ce récit  
étant purement fictifs,  
toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes  
ne saurait être que fortuite.*

© Éditions Michel Lafon, 2016  
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.lire-en-serie.com](http://www.lire-en-serie.com)

« Nous finissons toujours par avoir  
le visage de nos vérités. »  
ALBERT CAMUS



## *Prologue*

### *Flavie*

Qui sème le vent récolte la tempête.

Ça sonne comme une vieille réplique de grand-mère, une morale qui sent la poussière. Il n'empêche que c'est le principe même de la Loi du Triple Retour. En magie, tout est une question d'énergie. Si elle est mal dirigée, tu en paies le prix. C'est aussi simple que ça. Faut donc pas s'étonner que je goûte à ma propre médecine, surtout après y avoir entraîné Clémentine...

Depuis l'été dernier, tout va de travers. Ma vie est un enfer. J'ai perdu la seule amie qu'il m'ait jamais été donné d'appeler ainsi, mes parents se sont éloignés au point de devenir de purs étrangers l'un pour l'autre, mes résultats scolaires ont chuté (moi, l'intello de service sur qui toute la classe s'appuyait pour tricher !) et je me transforme lentement mais sûrement en une mutante, avec ces poussées d'eczéma qui me défigurent et me font passer pour une erreur de la nature. Vraiment, c'est la joie. Je nage en plein bonheur.

Certains diront que c'est le fruit du hasard. Un simple concours de circonstances. Moi, j'aurais plutôt

tendance à croire que je l'ai bien mérité. Parce qu'à force de courir après le trouble, c'est lui qui finit par nous rattraper. Ouais, je l'ai bien cherché. Mais je dois me rendre à l'évidence : impossible de faire demi-tour, aucune chance de revenir en arrière. Le mal est fait, Grégoire Gréco restera marqué à tout jamais. À cause de nous – de moi, en réalité –, son reflet est maintenant celui que lui renverra un miroir déformant.

Je comprends que Clémentine m'en veuille. Mais est-elle aussi blanche que neige dans cette histoire ? Avec un peu de chance, la Loi du Triple Retour l'aura épargnée, mais puisque toutes mes tentatives pour reprendre contact avec elle ont échoué, je commence à craindre le pire. Alors oui, disons qu'on est dans la même galère, elle et moi, jusqu'à preuve du contraire...

# 1

## *Clémentine*

« Franchement, ma chère, c'est le cadet de mes soucis. »  
– Clark Gable, alias Rhett Butler, dans *Autant en emporte le vent* (1939)

### **Lyon, France**

**L**a villa de mon enfance a été rasée par un incendie au beau milieu de la nuit. De notre résidence secondaire en Provence, il ne reste plus rien ou presque et, pourtant, je souris froidement quand je pense que nos vacances sont à l'eau à cause d'un feu. Belle ironie ! C'est la nervosité, je sais, mais maman n'arrête pas de chialer comme une mère et, du coup, je m'en veux d'avoir de telles pensées.

C'est vrai, quoi. Je n'aurais jamais cru me réjouir un jour à l'idée de passer un été loin de Lourmarin. J'ai toujours attendu la date de notre départ avec un mélange d'impatience et d'excitation. Insoutenable cocktail d'émotions. Je marquais les journées d'une

croix sur le calendrier de mon agenda en pestant contre le temps qui s'écoulait trop lentement. Je tréignais d'envie dans l'attente de le revoir, Lui, mon meilleur ami. Mon amour de jeunesse.

Mais, cette année, c'est différent. Je savais que je ne pourrais plus le regarder comme les étés passés. J'avais la certitude que rien ne serait plus jamais comme avant.

Je me suis donc surprise à pousser un soupir de soulagement quand mon père nous a annoncé, aux jumeaux et à moi, qu'il y ira seul cette fois. Il n'y fera qu'une visite éclair, le temps de constater l'ampleur du désastre et de régler la question des assurances. Évidemment, mon frère et ma sœur ont protesté en chœur, comme d'hab, pendant que maman étouffait un sanglot face à l'accusation à peine voilée de papa :

– Je vous aurais bien amenés, croyez-moi. Mais on n'a plus un rond depuis que votre mère se paie le luxe d'être en dépression...

C'était un coup bas. Je suis la première à me plaindre de l'état larvaire de notre mère depuis qu'elle a découvert que mémé souffre d'Alzheimer et qu'elle doit s'en occuper, mais lui faire porter le chapeau de nos vacances avortées, c'était franchement dégueulasse, si vous voulez mon avis.

Sauf que personne ne veut mon avis, pas même mon père. Surtout pas mon père, en fait. Je mettrais ma main au feu (c'est le cas de le dire...) que ça lui convient de partir seul en Provence pour fuir cette ambiance toxique et suffocante qui rend l'air irrespirable à la



maison. Plus maman se drape dans ses lamentations, plus les jumeaux souffrent d'un manque d'attention, et plus ils nous rendent la vie misérable. C'est carrément insupportable ! J'en suis presque venue à les comprendre, sans pour autant vouloir justifier leurs comportements. Ils ont toujours été turbulents, ça ne date pas d'hier, mais, à dix ans, j'estime qu'ils ont passé l'âge d'être aussi pénibles.

Je comprends mon père, au fond. Moi aussi, je serais prête à tout pour échapper à cette atmosphère ultra lourde. N'importe quelle excuse est bonne pour me faire sortir de cette maison de dingues, surtout si c'est une fête chez un mec du lycée. Coup de bol : il y en a justement une ce soir, et je n'y aurais jamais été invitée sans Alizée. Je dois une fière chandelle à ma cousine, même si je ne peux m'empêcher de la trouver agaçante avec ses manies.

– C'est bon, t'as fini ?! On ne va tout de même pas y passer la nuit !

Je suis surprise par la portée de ma voix. J'ai involontairement haussé le ton, mais ma cousine ne se laisse pas impressionner par mon exaspération. Alizée continue d'appliquer son rouge à lèvres ridicule d'un geste nonchalant.

Je soupire. Elle râle.

– Du calme ! Y a que les nazes et les pauvres filles qui arrivent si tôt. Ça fait désespéré.

Ce qu'elle m'énerve ! Si je ne ressentais pas cet

irrépressible besoin de sortir de la maison, je regretterais amèrement d'avoir accepté de l'accompagner à cette soirée chez Didier Courvillon... Pour une fois qu'on m'invite à une teuf de terminale, j'aurais préféré arriver avant qu'ils soient tous trop bourrés pour remarquer ma présence.

– Ouais, eh bien, si tout le monde pense comme toi, elle ne pourra jamais commencer, la soirée !

Ma logique implacable lui arrache un sourire. C'est déjà ça de gagné. En cinq minutes top chrono, elle est enfin prête à partir. Tandis qu'on se rue vers la sortie en gloussant comme deux dindes en cavale, ma mère ébauche un geste de la main pour nous saluer, visiblement soulagée de se débarrasser de moi pour quelques heures. Moi qui craignais qu'elle refuse de me laisser y aller, je suis restée bouche bée qu'elle accepte à la simple évocation d'Alizée. Sachant que je serais accompagnée de ma « grande » cousine (qui est en réalité plus petite que moi, bien qu'elle soit plus âgée de deux ans), elle m'a aussitôt donné sa bénédiction. Mais qu'on ne se leurre pas ! Elle veut sans doute continuer à siphonner sa bouteille de blanc en toute tranquillité. Ça m'est égal. D'ici peu, je serai plus bourrée qu'elle. Et sans doute moins malheureuse.

Dehors, je croise les jumeaux, occupés à manigancer avec la petite racaille du quartier. Je les entends planifier l'enlèvement du chat de la voisine et c'est plus fort que moi, je reviens sur mes pas pour leur foutre une paire de baffes en guise d'au revoir.

– HÉ ! s’indignent-ils à l’unisson (pour changer).

Ces graines de criminels ne m’inspirent aucune pitié. J’attrape Zoé et Théo par le collet en me composant un air menaçant, à quelques centimètres de leur visage de petites pestes.

– Non, mais ça va pas la tête ?! Vous avez un petit pois à la place du cerveau ou quoi ?

– On n’a rien fait !

– Si vous touchez à un poil de ce chat, vous aurez affaire à moi ! C’est compris ?

Les moucherons qui leur servent d’amis s’efforcent de ricaner pour ne pas perdre la face, mais je vois bien qu’ils n’en mènent pas large, alors je décide de leur lâcher la grappe. Ils ne perdent rien pour attendre, ceux-là.

On file prendre le tram qui, par chance, arrive en même temps que nous... Enfin, presque. On est quand même obligées de courir pour l’attraper. Tandis qu’Alizée parvient aisément à grimper dans un des wagons, à peine essoufflée, moi, à la traîne, je perds pied. Je savais bien que je regretterais d’avoir accepté de porter ces foutus talons ! Plus que quelques mètres avant d’atteindre l’arrêt. Par crainte de le manquer et de devoir attendre seule, je redouble de vitesse. Mes poumons sont sur le point de s’embraser. Ils ont rarement été autant sollicités.

Un SDF se dresse sur mon passage, mais je n’ai pas le temps de l’éviter complètement. Mon épaule heurte son bras, me faisant tanguer sur le côté et pousser un cri

de douleur. Je masse mon membre endolori en faisant mine de l'ignorer, mais à peine ai-je relevé la tête que l'homme plante ses yeux dans les miens. Son regard est vide, sans vie, dépourvu de toute forme d'empathie. Une balafre monstrueuse lui barre le visage, de la paupière à la mâchoire. Je réprime un frisson en grim pant à mon tour dans le wagon. Cette cicatrice immonde... cette absence d'expression... cette scène fait surgir en moi un souvenir qu'il vaudrait mieux refouler.

Je tente de chasser les images de l'été dernier, mais elles s'imposent à mon esprit. Dans ma tête, le brouillard se dissipe. À travers la fenêtre du wagon, le visage du clodo se confond avec celui du garçon que j'ai aimé très longtemps. Trop longtemps. Celui que j'ai, depuis, tenté d'oublier. En vain. Comme tous les sombres souvenirs de l'été dernier.

Je ne connais qu'une personne susceptible de partager mon trouble et, peut-être, de l'apaiser. Flavie Dupré. Mais, en cet instant précis, je ne peux compter que sur la présence de ma fantasque cousine, que je rejoins à contrecœur.

– T'as une tête à faire peur. T'as vu un revenant ? me demande-t-elle quand je m'arrête à sa hauteur.

Si elle savait.

## 2

### *Flavie*

#### **Poissons - votre horoscope du 28 juin :**

Quelque chose vous tracasse et perturbe votre sommeil.  
N'hésitez pas à aller au fond des choses pour  
satisfaire votre curiosité et y voir plus clair.

#### **Montréal, Québec**

**D**es éclairs percent la nuit. Déchirent le ciel. C'est beau et terrifiant à la fois, mais terrifiant surtout, car je n'ai nulle part où me réfugier. Nul moyen de me protéger de la foudre qui s'abattra inévitablement sur moi. Je sens la froideur du métal sous mes paumes, sa dureté sous mon crâne, mon dos et mes fesses. Je suis prise au piège. Attachée par des sangles à une table qui n'a rien de confortable. J'ai beau gigoter, me débattre, les liens sont trop serrés. Je ne fais que me blesser davantage aux poignets. J'entends le chant des cigales, apaisant, hypnotisant même, mais bientôt couvert par

une rumeur, un murmure assourdissant qui s'élève d'entre les arbres. Des hommes et des femmes sans visage s'approchent et m'encerclent. Leur attitude est menaçante même si je ne distingue pas l'expression de leurs visages. Je sais qu'ils ne sont pas venus me libérer. Au contraire. Ils sont là pour assister à mon châtement. La foudre. L'un d'eux brandit le fragment d'un miroir, pointu, inquiétant. Je suis morte de peur, mais je ne peux que subir. Attendre que mon supplice s'achève. Heureusement – ou malheureusement ? – ce moment ne tarde pas à venir. Le ciel s'illumine à nouveau et m'aveugle. Je sens une décharge me secouer de la tête aux pieds, me transpercer le corps de bord en bord. Je hurle de douleur, mais, loin de m'apaiser, ce cri décuple ma souffrance. Elle s'intensifie, atroce, insoutenable. L'homme sans visage, le morceau de miroir à la main, se penche sur moi et me force à regarder mon reflet. Celui d'une fille terrifiée, la joue striée d'une plaie monstrueuse. J'ai du mal à me reconnaître. Normal : je suis défigurée.

Je me réveille en sursaut, en sueur, paniquée. J'ai retrouvé mon lit, notre appartement montréalais à des milliers de kilomètres de la campagne provençale de mon rêve. Je dis « rêve », mais « cauchemar » serait plus approprié pour qualifier l'horreur dans laquelle le sommeil m'a plongée, encore une fois. Je ne m'habitue pas à ce cauchemar récurrent, j'en sors toujours aussi troublée, aussi confuse.

Le réveil indique 3 h 26. J'ai la gorge sèche et la bouche pâteuse. Vite, un verre d'eau !

Me défaire de mes draps n'est pas une mince affaire, je suis emmaillotée serré, tant j'ai remué et transpiré dans mon sommeil. Je me sens comme une chenille dans sa chrysalide, sauf que, moi, ce n'est pas sous la forme d'un superbe papillon que j'en sortirai. Non. J'en sortirai aussi moche qu'hier, sinon plus. J'enlaidis tous les jours depuis l'été dernier, celui de mes quatorze ans. Ça a commencé avec des petits boutons et des minuscules plaques rougeâtres. Je me suis d'abord dit : « De l'acné à mon âge, c'est normal », puis la moitié de mon visage s'est transformé en une espèce de pizza au pepperoni et j'ai changé d'avis. J'aimerais croire que c'est juste l'adolescence et que ça passera, mais c'est loin d'être aussi simple que ça.

Je me passe la main sur le visage et la retire aussitôt au contact de la peau raboteuse sous mes doigts. Ça gratte, ça pique. J'ai beau savoir que mon miroir est sans pitié, je me dirige vers lui par réflexe. Le reflet qu'il me renvoie me donne raison, mon état ne s'est pas amélioré. Le côté gauche de mon visage est couvert de rougeurs, de plaques disgracieuses sur la joue, la tempe, la paupière, la commissure des lèvres... Au début, j'arrivais très bien à les camoufler sous le vieux fond de teint dispendieux de maman, mais j'ai réalisé que le maquillage ne faisait qu'empirer mon cas. Paraît qu'ils sont bourrés de produits chimiques, les cosmétiques. Des semaines que ça dure et rien n'y fait, ni les trucs de grands-mères, ni les conseils beauté-santé des magazines et des forums de discussions en ligne, ni

l'onguent hors de prix prescrit par mon médecin. Mon eczéma est un combattant, et il m'a déclaré la guerre. Il a clairement gagné la bataille contre ma face : je suis affreuse. Le pire, dans tout ça, c'est qu'une partie de moi me croit responsable de ce qui m'arrive. Coupable d'avoir souhaité un sort semblable à quelqu'un qui ne le méritait pas. *Personne ne mérite ça. T'es pas une sorcière, la magie noire, c'est pas pour toi...* Me rendant compte que je grimace, je détourne mon regard, dégoûtée.

Vite un verre d'eau, sinon je vomis.

Un rayon de lumière en provenance du bureau de mon père m'accueille dans le couloir. Ça ne m'étonne même pas que Jean-Benoît travaille encore à cette heure. Un simple arrêt devant la porte entrouverte me le confirme : le bourreau de travail est bien là, fidèle au poste.

Il a l'air exténué, au bout du rouleau. Je n'ai jamais compris le sens de cette expression, mais c'est elle qui me vient en tête au moment où je m'interpose entre son manuscrit et lui.

– Papa ! Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure ?!

– Je te ferai remarquer que je suis assis, pas debout.

– Ah ! Tu sais ce que je veux dire. Allez, va dormir !

Ton lit t'attend.

– Ouais, ouais, j'y allais... J'en ai pour cinq minutes. Retourne te coucher...

– Tu penses vraiment que je vais avaler ça ?

Pour le chasser de la pièce qu'il squatte depuis des semaines, j'ouvre la fenêtre d'un coup sec, puis je fais



de l'air en battant les bras et en poussant des soupirs de vieille matrone. Je me trouve drôle, surtout à une heure pareille et après un rêve aussi perturbant. Mais il faut ce qu'il faut : l'air est vicié, ça sent le renfermé et la sueur d'auteur. Mon père dit toujours qu'il écrit ses romans à la sueur de son front. Quand on entre dans son bureau après une séance d'écriture intensive, on le croit. Jean-Benoît ne me trouve pas drôle, lui, mais il finit par capituler devant mes regards insistants. J'ai brisé sa bulle de création, de toute façon. Pendant qu'il décolle de son siège et quitte son sanctuaire (ou campement de fortune) à regret, je file à la cuisine me servir un verre d'eau, puis retourne dans ma chambre avec l'intention de faire semblant de me rendormir. Je n'ai plus sommeil. J'ai un bien meilleur plan pour achever cette nuit, écourtée par ce rêve troublant. J'entends mon père faire couler l'eau dans la salle de bain, se laver le visage et se brosser les dents. C'est bon signe.

Bientôt, la voie sera libre. Papa s'assoupit enfin après quatorze heures consécutives de rédaction acharnée. Il était temps ! Sa peau menaçait de fusionner avec le cuir de sa chaise d'ordinateur s'il y restait une heure de plus. Ses fesses y ont laissé une trace permanente et quasi indécente. Cette chaise vaudra cher sur eBay d'ici quelques années, quand il aura gagné en popularité, je note mentalement.

L'avantage d'avoir un père écrivain, c'est qu'il est toujours à la maison. Le désavantage d'avoir un père écrivain, c'est qu'il est toujours à la maison. Du bon et

du mauvais comme dans toute chose, mais ces jours-ci j'ai tendance à ne voir que le mauvais. Alors, je peux bien m'imaginer faire fortune avec ses articles de bureau, si ça me console. Et je peux tout aussi bien exercer mon droit de premier regard sur le récit en chantier, malgré l'interdiction formelle du paternel... Il a été très clair sur ce point : personne ne lira son nouveau roman avant qu'il n'écrive le mot « fin ». Ça ne lui ressemble pas de jouer les mystérieux. J'ai toujours eu droit à des infos privilégiées, mais pas la moindre bribe ni le moindre indice n'ont filtré ce coup-ci, alors j'enquête comme je peux. C'est contre mes principes d'espionner, mais cette nuit je m'en fous, j'ai décidé qu'il m'avait assez fait languir.

L'ermite ne dort jamais bien longtemps, je n'ai pas une seconde à perdre. Je rallume l'ordi, encore chaud d'avoir trop servi. Le pauvre engin aurait grandement besoin de vacances, sauf que ce jour n'est pas près d'arriver, puisqu'il est tombé entre les mains d'un indécrottable *workaholic*. Fidèle à son habitude, Jean-Benoît est en retard pour la remise de son manuscrit. Conséquence : ces jours-ci, il ressemble à un étudiant en période d'examens. Il ne se lave plus. Ne se rase plus. Passe ses journées en pantalon de jogging informe et en vieux tee-shirt d'une université qu'il n'a même pas fréquentée, rivé à son ordinateur, les yeux injectés de sang, carburant au café du matin au soir. Si je ne lui apportais pas de la nourriture et de l'eau fraîche une fois de temps en temps, on le retrouverait fort probablement mort déshydraté.

Bon. J'ai une certaine tendance à l'exagération, c'est

un de mes nombreux défauts, mais je le pense quand même : une chance que je suis là, moi. Parce qu'on ne peut plus compter sur ma mère depuis qu'elle est allée « respirer par le nez » dans un ashram en Inde pour une durée indéterminée. Elle disait que c'était pour notre bien à tous, mais je ne vois pas ce qu'il y a de *bien* dans le fait de négliger sa famille au profit de la méditation. Que je sache, on ne l'a jamais empêchée de respirer, c'est plutôt elle qui nous étouffait avec son amour qui voulait tout contrôler. Mais, à choisir entre l'amour militaire et rien du tout, j'opte sans hésiter pour la présence totalitaire. Sauf que ce n'est pas vraiment comme si j'avais le choix...

Je ne savais même pas ce qu'était un ashram avant qu'elle nous crache ses projets comme un chat sa boule de poils. C'était autour du dernier repas qu'on a partagé ensemble, à notre restaurant indien préféré (ou devrais-je dire : notre ANCIEN resto préféré, car il n'est pas question que j'y remette les pieds). Maman disait qu'elle devait absolument se reconnecter à la réalité parce qu'on commençait à déteindre sur elle, mon illuminé de père et moi. C'est du moins ce qu'elle a essayé de nous faire avaler, mais elle n'arrêtait pas d'utiliser le mot « déconnecté » pour nous désigner et ça m'a franchement énervée.

On n'est pas des comptes Facebook, merde ! On ne peut pas se déconnecter et se reconnecter comme ça en cliquant sur un simple bouton. Ça ne veut rien dire, ce genre de niaiseries. Elle l'a sûrement compris, parce

que quand on est rentrés à la maison, elle s'est mise à faire ses valises en silence, les mâchoires tellement crispées que je pouvais voir les muscles de son visage tressauter comme des acrobates en plein échauffement.

Depuis, on ne s'est pas reparlé. Ça fera bientôt trois mois. Elle a bien tenté d'entrer en contact avec moi, mais je n'ai rien voulu savoir. Alors elle s'entête à nous envoyer des lettres qui viennent s'empiler et prendre la poussière sur le petit meuble du vestibule. Je ne les ai pas lues. À ma connaissance, papa ne les a pas ouvertes non plus, mais je n'ai pas vérifié. À quoi bon ? En voulant s'exiler, même temporairement, elle s'est éjectée de nos vies. Je l'ai donc bannie de mes pensées, moi aussi. Au début, papa cherchait à prendre sa défense, mais je me fermais comme une huître chaque fois qu'il prononçait son nom. Il a cessé de la protéger, puis d'en parler, et maman est devenue tabou entre nous.

En son absence, j'ai l'*immense privilège* de m'occuper de notre appartement et de la vie domestique. C'est le mot juste, « domestique », parce qu'en ce moment, mon père est relégué au rôle d'animal de compagnie : une présence rassurante. Un petit être vulnérable dont il faut prendre soin.

En temps normal, le grand romancier fait sa part des corvées ménagères et, pour être franche, je dois dire qu'il cuisine plutôt bien quand il s'y met. Côté ménage, il peut même se montrer très efficace, voire coriace. Mais lorsqu'il entre en mode « remise de manuscrit » – catégorie marathon d'écriture ou sprint final –, tout ça, c'est terminé. Il perd

toute forme d'autonomie, sauf cérébrale. Et encore... sa matière grise est à usage unique, tout entière dédiée au pianotage de ses doigts sur le clavier.

Ces jours-ci, Jean-Benoît est tellement distrait qu'il a :

- tenté d'utiliser sa calculatrice plutôt que son cellulaire pour téléphoner à son éditeur ;
- employé le prénom de ma mère à trois reprises pour m'appeler sans relever mes regards meurtriers et mes soupirs contrariés ;
- confondu les croquettes du chat avec ses céréales de semoule de maïs biologique à grains entiers et s'en est servi un grand bol avec du lait ;
- uriné dans la plante à côté de son bureau durant une séance d'écriture nocturne, sous prétexte qu'il était à moitié somnambule. (En vérité, je le soupçonne de l'avoir fait volontairement pour éviter de perdre un temps précieux à se rendre à la toilette, au bout du couloir. C'est dégoûtant, je sais, mais il m'a promis de ne plus le refaire, et j'ai choisi de le croire).

Cela dit, paraît qu'il n'y a que les fous qui ne changent pas d'idées. Eh bien, mon père est l'exception qui confirme la règle : il est fou ET il change constamment d'idées !

Le célèbre auteur de romans fantastiques n'est pas très fiable et, pourtant, c'est ce que j'aime chez lui : son côté insaisissable. Pas surprenant qu'il soit aussi extravagant, Jean-Benoît est Verseau ascendant Balance, le plus indépendant et singulier des signes aériens. Verseau

est gouverné par la planète Uranus, ce qui fait de papa un Uranien pur et dur ; un avant-gardiste à la fois adulé et incompris... Mais je m'arrête là, car les gens ont tendance à se moquer quand je leur parle d'astrologie. Et encore plus quand je leur parle de magie. Ils ne sont pas prêts à admettre l'existence d'un monde parallèle – celui de l'invisible et de l'immatériel –, alors je garde généralement ce genre de considérations pour moi. Ça m'évite de passer pour une fêlée juste bonne à enfermer. Il n'empêche que j'ai toujours été fascinée par les sciences occultes. Je tiens ça de mon géniteur et, pour une raison que j'ai du mal à comprendre, ça dérange à peu près tout le monde, à commencer par maman. Les gens sont tellement fermés d'esprit ! Je me suis juré de ne plus jamais retoucher à la magie pour m'éviter de nouveaux ennuis, après nos vacances familiales en Provence et ma rencontre avec Clémentine et... Un bruit me tire de ma rêverie. Se pourrait-il que papa soit réveillé ? Je retiens ma respiration, à l'affût d'un mouvement suspect, mais l'appartement est redevenu silencieux. Pourtant, quelque chose dans l'atmosphère a changé. Je me sens observée. Deux billes jaunes apparaissent sur le pas de la porte, se rapprochent de moi à pas feutrés. Salem. D'un bond agile, mon chaton tout noir saute sur mes cuisses et vient se lover contre moi. J'y pense, une sorcière et son chat noir nommé Salem : sacré « lieu commun » ! (Pour paraphraser les critiques littéraires qui se font un malin plaisir de démolir les œuvres de mon père depuis qu'il connaît un

certain succès.) Dans un roman, ça ne passerait pas, ça ferait trop convenu, mais ce n'est pas moi qui l'ai choisi, c'est lui. Il a abouti sur mon perron un samedi matin de novembre, squelettique et frigorifié. Je n'ai pu m'empêcher à le faire entrer. Puisque je lisais le roman *Salem* de Stephen King ce jour-là, le nom du chaton s'est imposé naturellement, et sa présence dans ma vie aussi. Il n'en est plus ressorti depuis.

Le petit moteur qui ronronne sur mes genoux me confirme qu'il s'agissait d'une fausse alerte. Je m'empresse de mettre mon plan à exécution avant qu'il ne soit trop tard. Après une brève et infructueuse recherche dans le dossier « Romans », je finis par trouver ce que je cherche sous l'onglet « Projets secrets ». Tiens, tiens, voilà qui est intéressant. Mon cœur se met à battre la chamade tandis que j'ouvre le document de travail de mon père. Je me sens comme un agent secret en mission. L'adrénaline afflue dans mes veines pour me rappeler que je m'apprête à franchir les limites de l'interdit. J'ai les sens en ébullition tant je suis impatiente de découvrir ce manuscrit en chantier, ce récit qui a pris mon père en otage.

Si le titre m'étonne : *Ourmarin sans lendemain*, la première phrase, elle, me prend carrément au dépourvu. « Qui sème le vent récolte la tempête. » J'ai comme une sérieuse impression de déjà-vu. Je parcours en vitesse le premier paragraphe, puis c'est tout le chapitre 1 qui y passe. Je suis soufflée. Par son style, mais ça, c'est comme d'habitude. Non, on pourrait

croire que Jean-Benoît s'est infiltré dans ma tête, dans mes pensées. Il avait vaguement laissé entendre que son roman portait sur une secte satanique ayant sévi au siècle dernier, mais j'ai plutôt la sensation qu'il y relate dans le détail mes mésaventures de l'été passé. D'après ces premières pages, il est question d'un jeune homme défiguré à la suite d'un terrible accident. Les habitants du village semblent penser qu'un cataclysme naturel est à l'origine du drame, tandis que le garçon croit dur comme fer à un phénomène *sur-naturel*. Un rituel de vengeance, pour être plus précis. On n'est pas très loin de la vérité, mais je suis prête à parier que ma réalité dépasse la fiction de mon père... Mais comment diable peut-il être au courant ? Il a bien sûr entendu parler de l'événement. Comme tout le monde à Lourmarin l'été dernier, il ne pouvait pas le manquer : ça avait fait la une de la presse locale pendant plusieurs jours lorsque nous y séjournions. Un tel événement avait de quoi marquer les esprits, en particulier dans un si petit patelin. Il reste que je ne lui ai jamais rien dit de notre lien avec Grégoire Gréco, encore moins de notre implication dans cette histoire, préférant garder ces incartades peu glorieuses sous silence, de peur d'être jugée. Comment réagirait mon père s'il savait que j'ai souhaité du mal à quelqu'un et volontairement attenté à son intégrité ? Pire : et s'il le savait déjà ?

Il n'y a pas de hasard dans la vie. La coïncidence est trop frappante. Papa aurait-il eu accès à mes courriels ? Il n'oserait tout de même pas puiser l'inspiration de son



roman dans ma messagerie privée ? Non. Oui ? Je ne sais plus. D'ailleurs, ne suis-je pas moi-même en train de trahir sa confiance en cet instant précis ? Pour en avoir le cœur net, j'interromps ma lecture et entreprends de remonter le fil de ma correspondance à sens unique avec la seule personne qui – en théorie – partage mon terrible secret. Je tombe sur le tout premier message que j'ai envoyé à Clémentine, quand je n'en pouvais plus de ce silence entre nous. Il y a presque trois mois déjà, et il est resté lettre morte.

De : Flavie Dupré (hop.flavie@hotmail.com)

Envoyé : 3 avril 14:12:22

À : Clémentine Joubert (clem\_kisskiss@gmail.com)

Objet : Salut du Québec

Allô la Française,

Je viens de réaliser que je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis longtemps... Depuis l'été à Lourmarin, en fait ! Tout va bien de ton côté ? Ce serait vraiment cool que tu m'écrives pour me donner signe de vie. Je m'inquiète un peu, tu sais. Ça ne va pas super bien de mon bord de l'océan et je me demandais si ça avait quelque chose à voir avec ce qu'on a fait là-bas... Je veux dire, c'est sûrement n'importe quoi, mais j'ai l'impression que je suis en train de payer pour mes mauvaises actions. Je viens de lire quelque chose à propos de la Loi du Triple Retour et c'est assez troublant. Si tu veux, je t'enverrai le lien, mais je veux pas te faire freaker avec ça, c'est peut-être juste

mon imagination qui me joue des tours, comme toujours.  
S'il te plaît, rassure-moi. Tout est correct pour toi ?  
Flavie, qui s'inquiète  
xx

P.-S. : As-tu des nouvelles de Grégoire ?

J'ouvre un autre message, qui date du mois dernier.

De : Flavie Dupré (hop.flavie@hotmail.com)  
Envoyé : 16 mai 9:32:47  
À : Clémentine Joubert (clem\_kisskiss@gmail.com)  
Objet : Encore moi

Coucou,  
J'espère que tu vas bien ! mieux que moi, en tout cas. Sache que je n'attends pas vraiment une réponse de ta part. J'imagine que tu ne m'as pas encore pardonnée, sinon tu aurais déjà répondu à mes autres courriels. Tu dois commencer à me trouver fatigante de m'entêter à t'écrire quand même ! Mais c'est plus fort que moi. Je m'ennuie de toi, de notre amitié, de la complicité d'avant « l'incident »... Je m'en veux tellement de t'avoir entraînée là-dedans, tu sais ?  
Je n'ai jamais eu le tour avec les gens, tu sais, je finis toujours par décevoir... Je suis une solitaire, une déconnectée du reste du monde, comme dirait ma mère. J'aimerais dire que c'est par choix, mais toi et moi, on sait que ce n'est pas le cas. Je comprends que tu n'aies pas voulu rester en contact avec moi, mais je voulais te remercier de

m'avoir endurée à Lourmarin. Tu en as fait plus pour moi en deux mois que bien des gens durant toute ma vie. Et moi, j'ai tout gâché comme une grande championne ! Mais pour ton information : j'ai tout arrêté depuis ce « fameux » soir. On dirait que je ne sais jamais quels mots employer pour y faire référence... Enfin, tu sais de quoi je parle. Ce n'était pas l'idée du siècle, je le reconnais, mais bon, j'imagine que ma culpabilité ne changera strictement rien au fait que tu ne veuilles plus entendre parler de moi. Si tu changes d'avis, tu sais où me trouver...

Amicalement,  
Caribou-Coupable  
xx

Wow ! Je m'étais levée du mauvais pied ou j'avais carrément le moral dans les talons cette journée-là. Allô, estime de soi ! Appelez-moi Carpette. J'espère que j'ai fait preuve d'un peu plus de dignité dans mon courriel suivant.

De : Flavie Dupré (hop.flavie@hotmail.com)  
Envoyé : 11 juin 13:26:19  
À : Clémentine Joubert (clem\_kisskiss@gmail.com)  
Objet : Dernières nouvelles du Caribou

Chère Clémentine,  
Ceci est le dernier message que tu recevras de moi. Après, je te laisserai vivre ta vie et oublier la maudite Québécoise par qui tous les malheurs sont arrivés ! Je blague, mais

qu'à moitié... Libre à toi de t'imaginer qu'on ne s'est jamais rencontrées, que l'été dernier n'a jamais existé. De mon côté, je resterai muette comme la tombe où j'emporterai notre secret quand mon heure sera venue. Motus et bouche cousue.

Désolée pour tout...

Prends bien soin de toi.

Flavie xx

Non, décidément, mes messages ne dévoilent rien. Ou presque : je parle de la Loi du Triple Retour. Mais je reste super vague à propos de Grégoire, Greg, Greg-le-tombeur, et l'accident dont il a été victime. Même si mon père est très fort pour lire entre les lignes, impossible pour lui d'en déduire quoi que ce soit. Alors, comment - comment ??? - aurait-il pu connaître cette histoire, NOTRE histoire, si personne ne la lui a racontée et qu'il n'a pu la lire nulle part ? À cette heure de la nuit (du matin ?), les seules hypothèses relativement plausibles à me venir en tête sont :

- mon père a des visions ;
- c'est un foutu sorcier doublé d'un mentaliste qui peut lire dans les pensées ;
- je parle dans mon sommeil et suis beaucoup trop bavarde !!!

Je ferais mieux d'aller me coucher, je pense. Ne dit-on pas que la nuit porte conseil ? Espérons que j'y verrai plus clair à mon réveil.

### 3

## *Clémentine*

« J'ai toujours eu foi en la bonté des inconnus. »  
– Vivien Leigh, alias Blanche, dans *Un tramway nommé Désir* (1951)

### **Lyon, France**

**E**n grimpant dans le tram éclairé par les néons bleutés qui s'allument le soir venu, je remarque trois mecs qui nous matent, au fond. Connaissant les tendances séductrices de ma cousine, je la retiens par la courroie de son sac à main, une mauvaise contrefaçon Vuitton (Alizée a des goûts plutôt discutables). Je m'assois en la tirant vers moi pour qu'elle en fasse autant, elle finit par céder en râlant :

- Pourquoi on ne va pas s'asseoir plus loin ?
- Parce que c'est très bien, ici, tu ne trouves pas ?
- Hmmmm, peut-être, mais on serait mieux plus loin.

Alizée jette des regards furtifs en direction des mecs.

Dur de leur donner un âge, mais ils ont bien plus que nous. Ils ont de sales gueules, en tout cas. Je ne sais pas ce qu'elle leur trouve, mais je sais que, de nous deux, c'est moi qui ai raison. Preuve que je n'ai pas hérité de la plus responsable des chaperons. Je l'aime bien, Alizée, mais je ne comprends pas que mes parents lui accordent une telle confiance. Il n'y a pas plus douée qu'elle pour se mettre dans le pétrin. Je ne compte même plus les fois où je lui ai évité la catastrophe assurée... Mais ça ne fait pas d'elle une mauvaise personne. Juste une mauvaise influence. La preuve ? La voici à présent qui tente le diable en battant des cils et en agitant la main comme une idiote vers ces mecs, alors qu'ils nous détaillent comme si nous étions des pièces de filet mignon.

– À quoi tu joues ?!

– Ben quoi ! Une fille peut bien s'amuser.

– Et moi qui te croyais « *GRAVE in love* » de Nathan...

– Bien sûr que je craque pour lui, c'est l'amour de ma vie.

– Alors, pourquoi tu fais de l'œil aux trois tarés, là-bas ?

– C'est évident, non ? Si j'arrive accompagnée, Nathan va en baver de jalousie et il sera forcé de m'avouer qu'il en pince pour moi aussi.

– C'est n'importe quoi. Moi, je pense plutôt qu'il va abandonner la partie.

– Qu'est-ce que tu connais à l'amour, toi ?

Elle n'a pas complètement tort sur ce point, je le